

Emily Dickinson

## Lettres à T.W. Higginson

(1862-1870)

traduites par Claire Malroux

Emily Dickinson est âgée de trente-deux ans et a déjà écrit un assez grand nombre de poèmes, certains remarquables, lorsqu'elle prend l'initiative de s'adresser à un homme de lettres, Thomas Wentworth Higginson, pour lui poser cette question cruciale : « Est-ce que mes vers vivent ? »

T.W. Higginson avait des opinions libérales et s'était fait notamment le champion de l'égalité des femmes, y compris dans le domaine intellectuel. Emily Dickinson avait lu ses articles encourageants dans la revue *The Atlantic Monthly*, ce qui peut expliquer en partie sa démarche.

La correspondance qui s'établit dura jusqu'à sa mort, en 1886. Seules onze premières lettres du poète sont publiées ici (à l'exception de quatre billets très courts). Elles sont peu nombreuses au regard de la période de huit ans qu'elles recouvrent, menant à la rencontre avec T.W. Higginson (dont une lettre est également reproduite). Pourtant elles présentent un intérêt essentiel, non seulement parce qu'elles montrent à quel point, chez Emily Dickinson, le langage métaphorique et la scansion sont naturels, mais parce qu'elle-même y manifeste, malgré son humilité et ses doutes, la conscience de son génie.

*Cl. Malroux*

15 avril 1862

Mr. Higginson,

Êtes-vous trop occupé pour me dire si mes Vers vivent ?

L'Esprit est si près de lui-même — qu'il ne peut voir distinctement — et je n'ai personne à qui demander —

Si vous pensiez qu'ils respirent — et aviez le loisir de me le faire savoir, j'en éprouverais une vive gratitude —

Si je commets l'erreur — que vous osiez me le dire — m'inspirerait un respect plus sincère encore — à votre égard —

Je joins mon nom — en vous demandant, s'il vous plaît — Monsieur — de me dire la vérité.

Que vous ne me trahirez pas — point n'est besoin de vous en prier — puisque l'Honneur est sa propre caution —

25 avril 1862

Mr. Higginson,

Votre bonté appelait une plus prompte gratitude — mais j'ai été malade — et vous écris aujourd'hui, de mon oreiller.

Merci de la chirurgie — elle n'a pas été aussi pénible que je l'aurais cru. Voici d'autres échantillons — comme vous me le demandez — bien qu'ils ne soient peut-être pas différents —

Tant que ma pensée n'est pas habillée — je suis capable de faire la distinction entre eux, mais lorsque je les mets en Robe — ils ont l'air pareils, et sans vie.

Vous me demandez mon âge. Je n'ai pas écrit de pièce en vers — à l'exception d'une ou deux — avant cet hiver — Monsieur —

J'avais une terreur — depuis septembre — que je ne pouvais confier à personne — et donc je chante, comme un Garçon près du Cimetière — parce que j'ai peur — Vous me questionnez sur mes Lectures — Pour Poètes — j'ai Keats — et Mr. et Mrs. Browning. Pour Prose — Mr. Ruskin — Sir Thomas Browne — et l'Apocalypse. J'ai fréquenté l'école — mais selon votre expression — n'ai pas reçu d'instruction. Petite Fille, j'avais un ami, qui m'a enseigné l'Immortalité — mais s'en étant trop approché lui-même — il n'est jamais revenu — Peu après, mon Précepteur est mort — et pendant plusieurs années, mon Lexique — a été mon unique compagnon — Puis j'en ai trouvé un autre — mais il ne s'est pas satisfait de m'avoir pour élève — et a quitté le Pays.

Vous vous enquêrez de mes Compagnons : les Collines — Monsieur — le Couchant — et un Chien — aussi grand que moi — que mon Père m'a acheté — Ils valent mieux que des Êtres — parce qu'ils savent — mais ne révèlent rien — et le bruit dans la Mare à Midi — qui surpasse mon Piano. J'ai un Frère et une Sœur — Ma Mère ne s'intéresse pas à la pensée — et Père est trop absorbé par ses dossiers pour remarquer ce que nous faisons — Il m'achète beaucoup de Livres — mais m'implore de ne pas les lire — car il craint qu'ils n'ébranlent l'Esprit. Ils sont tous croyants — sauf moi — et chaque matin, s'adressent à une Éclipse — qu'ils appellent leur « Père ». Mais j'ai peur que mon conte ne vous lasse — je voudrais apprendre — Pourriez-vous me dire comment grandir — ou est-ce intransmissible — comme la Mélodie — ou la Magie ?

Vous parlez de Mr. Whitman — je n'ai jamais lu son Livre — mais on m'a dit que c'était un homme scandaleux —

J'ai lu « Circonstance » de Miss Prescott, mais cela me poursuivait dans le Noir — alors je l'ai fuie —

Deux Rédacteurs en chef de Journaux sont venus chez mon Père, cet hiver — et ont sollicité mon Esprit — et lorsque j'ai voulu savoir pourquoi, ils m'ont dit que j'étais parcimonieuse — et qu'eux, en feraient usage pour le Monde —

Je ne pouvais me jager — Moi-même —

Ma dimension me semblait petite — à moi — ayant lu vos Pages dans l'*Atlantic* — j'ai conçu du respect pour vous — j'étais sûre que vous ne rejetteriez pas une question confiante —

Est-ce là — Monsieur — la réponse à vos questions ?

Votre amie,  
E-Dickinson.

7 juin 1862

Cher ami,

Votre lettre ne m'a pas donné d'Ivresse, car j'ai déjà goûté le Rhum — Saint Domingue n'arrive qu'une fois — pourtant j'ai eu peu de plaisirs aussi profonds que celui que me procure votre opinion, et si j'essayais de vous remercier, mes larmes empêcheraient ma langue —

Mon Précepteur mourant m'a dit qu'il aurait voulu vivre jusqu'à ce que je devinsse Poète, mais maîtriser la Horde de la Mort demandait toutes mes forces — alors — Et quand longtemps après — une subite lueur sur les Vergers, ou un mode nouveau du vent troublait mon attention — j'éprouvais une paralysie, à cet endroit — que les Vers ne font que soulager —

Votre deuxième lettre m'a surprise, et pendant un moment a provoqué un branle en moi — je ne l'avais pas prévue. La première — ne m'infligeait pas, de déshonneur, car les Êtres Vrais — n'ont point de honte — je vous ai remercié de votre justice — mais je ne pouvais abandonner les Grelots dont le tintement rafraîchissait mon Errance — Peut-être le Baume m'a-t-il semblé meilleur parce que vous m'aviez saignée d'abord.

Je souris lorsque vous me conseillez de ne pas « publier » encore — ceci étant aussi éloigné de ma pensée que la Voûte Céleste du Poisson —

Si la gloire s'attachait à moi, je ne pourrais lui échapper — sinon, la plus longue journée me devancerait dans sa poursuite — et je perdrais l'estime de mon chien — par conséquent — Mon Rang-de-Va-nu-pieds est préférable —

Vous trouvez ma démarche « spasmodique » — je suis en danger — Monsieur —

Vous me trouvez « incontrôlée » — je n'ai pas de Tribunal.

Auriez-vous le temps d'être l'« ami » dont vous devez penser que j'ai besoin ? J'ai une forme menue — elle n'encombrerait pas votre Bureau — ni ne ferait grand Bruit, à l'instar de la Souris qui rogne vos Galeries —

Si je pouvais vous présenter ce que je fais — assez peu souvent pour que cela ne vous dérange pas — et vous demander si je me suis clairement exprimée — ce serait un moyen de contrôle, pour moi —

Le Marin ne peut voir le Nord — mais il sait que la Boussole le peut —

Cette « main que vous me tendez dans le Noir », j'y mets la mienne, et me détourne — le Saxon m'échappe, en cet instant —

Comme si je quêtais une banale Aumône,

Et que dans ma main émerveillée

Un Inconnu déposait un Royaume,

Me laissant bouche-bée —

Comme si je demandais à l'Orient

S'il avait pour moi un Matin —

Et que levant ses pourpres Vannes,

De son Aube il m'éblouissait !

Mais voulez-vous être mon Précepteur, Mr. Higginson ?

Votre amie  
E. Dickinson -

Pourriez-vous vous fier à moi — sans : je ne dispose pas de portrait, en ce moment, mais je suis petite, comme le Roitelet, mes Cheveux sont hardis, comme les Piquants de la Bogue — et mes yeux, pareils à la Cerise dans le Verre, que laisse l'Invité — Cela ne pourrait-il convenir aussi bien ?

Père s'en inquiète souvent — Il dit que la Mort pourrait survenir, qu'il a des Effigies de tous les autres — et aucune de moi, mais j'ai remarqué que les Vifs effaçaient ces choses-là, en peu de jours, et je devance ce déshonneur — N'y voyez pas un caprice de ma part —

Vous avez dit « Noir ». Je connais le Papillon — et le Léopard — et l'Orchidée —

Ne sont-ils pas vos Compatriotes ?

Je suis heureuse d'être votre élève et mériterai cette bonté, que je ne puis rendre.

Si vous consentez vraiment, je réciterai, désormais —

Voulez-vous me dire par où je pêche, aussi franchement qu'à vous-même, car plutôt broncher que mourir. On ne fait pas appel au chirurgien, pour louer l'Os, mais pour le remettre, Monsieur, et la fracture intérieure est plus critique. Pour cela, Précepteur, je vous apporterai — l'Obéissance — les Fleurs de mon Jardin, et toute gratitude que je connais. Peut-être souriez-vous de moi. Cela ne saurait m'arrêter — Mon Souci est la Circonférence — Une ignorance, non des Usages, mais si je suis en faute avec l'Aube — ou le Couchant voyez — et moi-même le seul Kangourou parmi la Beauté, Monsieur, je vous en prie, cela me chagrine, et j'ai pensé que l'instruction m'en délivrerait.

Comme vous avez beaucoup d'occupations, en dehors de ma croissance — vous fixerez vous-même combien de fois je devrai me présenter — sans vous déranger. Et si à un quelconque moment vous regrettez de m'avoir reçue, ou que je m'avère d'une étoffe autre que celle que vous aviez imaginée — vous devrez me chasser —

Lorsque je me déclare moi-même comme la Représentante de ces Vers — cela ne me désigne pas — moi — mais une personne supposée. Vous avez raison à propos de la « perfection ».

Aujourd'hui rend Hier méprisable.

Vous mentionnez *Pippa Passes*\* — je n'en avais jamais entendu parler par personne — avant vous.

Vous voyez dans quelles ténèbres je suis.

Vous remercier me plonge dans le désarroi. Êtes-vous d'une parfaite puissance ? Si je possédais un plaisir que vous n'avez point, je pourrais me réjouir de vous l'offrir.

Votre Élève

---

\* Dans *Bells and Pomegranates* de Robert Browning.

Cher ami —

Ceux-ci sont-ils plus ordonnés ? Merci de me dire la Vérité —

Je n'ai pas eu de Souverain dans ma vie, et ne puis me gouverner : lorsque j'essaie d'organiser — ma petite Force explose — et me laisse nue et calcinée —

Je crois que vous m'avez traitée de « Fantastique ». Voulez-vous m'aider à faire des progrès ?

J'imagine que l'orgueil qui nous coupe le Souffle, au Cœur des Bois, ne vient pas de Nous —

Vous dites que j'avoue la faute mineure — et omets l'importante — C'est que je peux voir l'Orthographe — tandis que l'Ignorance qui est invisible — est la responsabilité de mon Précepteur —

Quant à « fuir les Hommes et les Femmes » — c'est parce qu'ils crient en parlant de choses sacrées — et embarrassent mon Chien — Lui et moi n'avons rien contre eux, pourvu qu'ils existent de leur côté. Je crois que Carl (o) vous plairait — Il est muet, et brave — je crois que vous aimeriez le Châtaignier que j'ai rencontré sur mon Chemin. Il a soudain frappé mon regard — et j'ai cru que les Cieux étaient en Fleur —

Puis il y a dans le Verger un bruit silencieux — que je laisse entendre à certains — Vous m'avez dit dans une lettre que vous ne pouviez venir me voir « maintenant », et je n'ai pas fait de réponse, non que je n'en eusse aucune, mais je ne m'estimais pas valoir la peine que vous alliez si loin —

Je ne sollicite pas un plaisir aussi grand, de crainte que vous ne me le refusiez —

Vous dites que « Cela dépasse votre savoir ». Vous ne plaisanteriez pas avec moi, parce que j'ai foi en vous — mais — Précepteur — vous n'êtes pas sérieux ? Tous les hommes me demandent : « Qu'est-ce ? », mais je pensais que c'était une mode —

Étant souvent dans les Bois petite Fille, on me racontait que le Serpent me mordrait, que je risquais de cueillir une fleur vénéneuse, ou que des Lutins m'enlèveraient, mais je suis allée mon chemin et n'ai rencontré que des Anges, bien plus intimidés par moi, que moi par eux, je ne possède donc pas cette confiance dans la tromperie que beaucoup pratiquent.

Je suivrai votre leçon — bien que je ne la comprenne pas toujours.

J'ai marqué un vers dans Un Poème — parce que je l'ai rencontré après avoir composé celui-ci — et que je ne touche jamais consciemment à une couleur préparée par quelqu'un d'autre —

Je n'y renonce pas, parce qu'il est mien.

Avez-vous le portrait de Mrs. Browning ? Des personnes m'en ont envoyé trois. Si vous n'en avez pas, voulez-vous un des miens ?

Votre Élève —

Février 1863

Cher ami,

Je n'ai pas pensé que les forces Planétaires supprimassent — mais qu'il s'opérait un Échange de Territoire, ou d'Univers —

J'aurais aimé vous voir avant que vous ne deveniez improbable. La guerre me semble un lieu aberrant — S'il devait y avoir d'autres Étés, peut-être viendriez-vous ?

J'ai découvert que vous étiez parti, par hasard, comme je découvre que s'en vont les Systèmes, ou les Saisons de l'année, sans parvenir à en connaître la cause — mais je suppose qu'il s'agit d'une trahison du Progrès — qui se dissout chemin faisant. Carlo — demeurait — et je le lui ai dit —

Il faut aux Meilleurs Gains — l'Épreuve des Pertes

Pour qu'en Gains — ils se constituent —

Mon Broussailleux Allié a opiné —

Peut-être la Mort — m'a-t-elle inspiré de la crainte pour mes amis — en frappant fort et tôt, car je les tiens depuis dans un fragile amour — plus empli d'alarme que de paix. J'ai espoir que vous franchirez le cap de la Guerre, et bien que n'étant pas formée à la prière — lorsqu'il y a un office à l'Église, pour nos Armées, je vous y inclus — j'ai, moi aussi, une « Ile » — dont la « Rose et le Magnolia » sont dans l'Œuf, et c'est une « Noire Baie » mais un avenir parfumé, pourtant, comme vous dites, « la fascination » est l'absolu du Climat. Je réfléchissais aujourd'hui — que le « Surnaturel », ainsi que je l'ai remarqué, n'était que le naturel révélé —

Ce n'est pas — la Révélation — qui attend

Mais nos yeux démunis —

Mais je crains de vous retenir —

Si, avant que cette lettre ne vous parvienne, vous faisiez l'expérience de l'immortalité, qui m'informerait de cet Échange ? Au cas où vous pourriez, avec honneur, éviter la Mort, je vous conjure — Monsieur — de le faire — Cela endeuillerait

Votre Gnome —

J'espère que le « Cortège des Fleurs »\* n'était pas une prémonition —

Vers 1863

Cher ami —

Vous avez été si généreux envers moi que, si j'ai pu vous blesser, je ne saurais trop m'en excuser.

Qu'on doute de ma Haute Conduite est une douleur nouvelle — Je ne pouvais plus être honorable — tant que je ne vous avais pas posé la question. Je ne sais comment me considérer — Hier « Votre Élève » — mais si je pouvais être celle que, ce soir, vous pardonnez, ce serait un Honneur Préférable — Ma requête est simplement celle du Voleur —

Je vous prie, Monsieur, Entendez

Barrabas

\* Texte de T.W. Higginson paru dans l'*Atlantic Monthly* en décembre 1862.

La possibilité — de passer  
Sans sonnerie de l'Instant —  
En présence de la Conjecture —  
Est comme une face d'acier  
Fixant soudain la nôtre  
D'un Métallique Rictus —  
Cordialité de la Mort — qui Vrille  
En nous sa bienvenue —

Cambridge, début juin 1864

Cher ami

Êtes-vous en danger —

Je ne savais pas que vous étiez blessé. Vous me donnerez plus de détails ?  
Mr. Hawthorne est mort.

J'ai été malade depuis septembre, et depuis avril je suis à Boston, entre les  
mains d'un Médecin — Il ne me lâche pas, pourtant je travaille dans ma Pri-  
son, et me fabrique des Hôtes —

Carlo n'est pas venu, car il mourrait, en Prison, quant aux Montagnes, je  
ne pourrais les embrasser en ce moment, alors je n'ai emporté que les Dieux —

Je souhaite vous voir plus qu'avant mon mal — Vous me donnerez des nou-  
velles de votre santé ?

Je suis étonnée et inquiète, depuis que j'ai reçu votre billet —

Mes seules Nouvelles :

Des Bulletins à toute heure

De l'Immortalité.

Pouvez-vous déchiffrer mon Crayon ?

Le Médecin a enlevé ma Plume.

Je joins l'adresse détachée d'une lettre, de crainte de me tromper dans les  
chiffres — Connaître votre guérison — surpasserait la mienne —

E — Dickinson

Début de 1866

Cher ami,

Celle que comprenait mon Chien ne saurait échapper à la compréhension  
d'autrui.

Je serais heureuse de vous voir, mais je crois que c'est un plaisir fantôme  
— qui ne se réalisera pas. Je ne suis pas sûre au sujet de Boston.

J'avais promis d'aller voir mon Médecin pendant quelques jours en mai,  
mais Père s'y oppose parce qu'il est habitué à moi.

Amherst est-il beaucoup plus loin ?

Vous trouveriez une minuscule Hôtesse mais un ample Accueil —

De peur que vous ne rencontriez mon Serpent\* et y voyiez une tromperie  
de ma part, sachez qu'il m'a été dérobé — abîmé aussi au troisième vers par

\* Le poème intitulé « Le Serpent » avait paru dans le numéro du *Springfield Weekly Republican* du 17 février.

la ponctuation. Le troisième et le quatrième vers ne faisaient qu'un — Je vous avais dit que je ne publiais pas — J'ai craint que vous ne me jugiez ostentatoire. Si je vous demande encore instamment de m'aider, serez-vous très fâché ?

Je serai patiente — assidue, ne refuserai jamais votre scalpel et si ma ma (*sic*) lenteur vous irrite, vous saviez avant moi que

Nulle vie, hormis les plus réduites  
N'atteint la rondeur —  
Celles-ci — se hâtent d'être sphères  
Se montrent et meurent —  
Les plus vastes — lentement mûrissent  
Et plus tard vient leur fruit —  
Longs sont les Étés  
Des Hespérides.

Dickinson

9 juin 1866

Cher ami

Veuillez remercier la Dame\*. Elle est très aimable de manifester un intérêt. Je dois renoncer à Boston. Père le préfère. Il aime que je voyage avec lui mais il lui déplaît que je rende visite.

Puis-je m'en remettre à vous pour être mon Hôte à l'Hôtel d'Amherst ? Lorsque je vous aurai vu, faire des progrès sera un plaisir accru, car je saurai quelles sont mes fautes. Votre opinion m'inspire un sentiment grave. J'aimerais répondre à l'idée que vous avez de moi.

Merci, Carlo\*\* me manque.

Le temps est l'épreuve du mal  
Mais non un remède —  
S'il l'était, ce serait la preuve  
Qu'on n'est pas malade.

J'ai encore la Colline, mon vestige de Gibraltar.

La Nature, me semble-t-il, joue sans ami.

Vous parlez de l'Immortalité.

C'est là le sujet du Déluge. On m'a dit que la Rive était l'endroit le plus sûr pour un Esprit sans Nageoire. Je n'explore que peu depuis le mutisme de mon Complice, pourtant la « Beauté infinie » — dont vous parlez vient trop près pour qu'on la cherche.

Pour échapper à l'enchantement, il faut toujours fuir.

Le Paradis est à option.

Tout être possédera dans l'Eden nonobstant Adam et le Pacte rompu.

Dickinson.

\* Il s'agit de la poétesse Helen Hunt Jackson, qu'Emily Dickinson avait connue dans son enfance.

\*\* Emily Dickinson avait perdu son chien au début de l'année.



## LETTRE DE T.W. HIGGINSON

11 mai 1869

Parfois je sors vos lettres et vos vers, chère amie, et ressentant leur étrange pouvoir, il n'est pas étonnant qu'il me soit difficile de vous écrire et que je laisse passer de longs mois. J'ai le plus grand désir de vous voir, car il me semble toujours que peut-être si je pouvais vous prendre une fois par la main je pourrais être quelque chose pour vous ; mais en attendant vous ne faites que vous envelopper d'une ardente brume et je ne puis vous atteindre, mais seulement me réjouir de rares éclats de lumière. Chaque année je pense que je trouverai le moyen de me rendre à Amherst pour vous voir : mais c'est difficile, car je suis souvent obligé d'aller faire des conférences, etc. et je ne peux que rarement m'absenter pour mon plaisir. J'irais volontiers à Boston, à n'importe quel moment qui serait possible, pour vous rencontrer. Je n'ai pas changé à votre égard et porte un intérêt toujours aussi soutenu à ce que vous m'adressez. J'aimerais recevoir très souvent des lettres de vous, mais j'éprouve une constante timidité de peur que ce que je vous écris, moi, ne vise pas juste et passe à côté de cette fine lame de la pensée qui vous est propre. Ce serait si facile, je le crains, de passer à côté de vous. Néanmoins, vous le voyez, j'essaie. Je crois que si je pouvais vous voir une fois et savoir que vous êtes réelle, je m'en trouverais mieux. Cela vous a rendue plus proche m(ême) de savoir que vous aviez un vrai (?) oncle, bien que j'aie de la peine à imaginer deux êtres plus dissemblables que v(ous) (et) lui. Mais je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années, j'ai rencontré (une dame)\* qui vous a connue autrefois, mais elle (n') a pu me dire grand-chose.

Il (m') est difficile de comprendre comment vous pouvez vivre s(i)eu)le, et que des pensées d'une telle (quali)té vous viennent, même privée comme vous l'êtes de la compagnie de votre chien. Cependant cela isole n'importe où de penser au-delà d'un certain point ou d'avoir d'aussi brillants éclairs que ceux qui vous viennent — peu importe donc peut-être l'endroit.

Vous devez venir à Boston parfois ? Toutes les dames y viennent. Je me demande s'il serait possible de vous attirer (aux) réunions qui ont lieu le 3<sup>e</sup> lundi de chaque mois chez Mrs. (Sa)rgent, au 13, Chestnut St., à 10 h — quelqu'un fait (une) communication et les autres parlent ou écoutent. Lundi prochain, Mr. Emerson en (fa)it une, puis à 15 h 30 il y a une réunion du (Cl)ub des Femmes au 3, Tremont Place, où je parlerai des déesses (grec)ques. Ce serait une bonne occasion pour vous de venir (en)core que je préférerais que ce soit un (jou)r où je ne serai pas aussi pris — car mon dessein est de vous voir, plutôt que de vous offrir des distractions. Je serai également à Boston pendant la semaine d'anniversaire, le 25<sup>e</sup> et le 28 juin, — ou est-ce que le

---

\* Il s'agit de la poétesse Helen Hunt Jackson.

Festival Musical de juin peut vous tenter ? Vous voyez que je parle sérieusement. Ou n'avez-vous pas besoin de prendre l'air au bord de la mer en été ? Écrivez-moi pour me donner quelque chose en prose ou en vers, et je me montrerai moins réticent à l'avenir et prêt à écrire des choses maladroites, plutôt que rien.

Votre ami toujours  
(signature découpée)

\* Il y a une réunion supplémentaire chez Mrs. Sargent ce jour-là, pendant laquelle Mr. Weiss lira un essai. J'ai le droit de vous inviter, vous n'aurez qu'à sonner et entrer.

Juin 1869

Cher ami

Une Lettre me donne toujours l'impression de l'immortalité parce qu'elle est l'esprit seul sans ami corporel. Dépendants que nous sommes dans la conversation de l'attitude et de l'accent, il semble qu'il y ait dans la pensée une force spectrale qui marche seule — je voudrais vous remercier de votre grande bonté mais jamais je n'essaie de soulever des mots sur lesquels je n'ai pas de prise.

Si vous veniez à Amherst, je pourrais peut-être y parvenir, bien que la Gratitude ne soit que la timide richesse de ceux qui n'ont rien. Je suis sûre que vous dites la vérité, comme tous les êtres nobles, mais vos lettres me surprennent toujours. Ma vie a été trop simple et trop austère pour embarrasser qui-conque.

« Vue des Anges » n'est guère de mon fait.

Il est difficile de ne pas être fictive dans un lieu aussi féerique, mais les sévères retouches de l'épreuve sont permises à tous.

Petite Fille, je me rappelle avoir entendu ce passage remarquable et avoir préféré la « Puissance », ignorant à l'époque que le « Royaume » et la « Gloire » étaient inclus.

Vous avez relevé que j'habitais seule — Pour un Émigrant, le Pays importe peu, sauf si c'est le sien. Vous parlez aimablement de me voir. S'il pouvait être à votre convenance de venir jusqu'à Amherst, je serais très heureuse, mais jamais je ne franchis les limites du domaine de mon Père pour me rendre en aucune Maison ou ville.

De nos plus grands actes nous sommes ignorants —

Vous m'avez sans le savoir sauvé la Vie. Vous remercier en personne a été depuis l'une de mes rares requêtes. L'enfant qui demande ma fleur dit : « Vous voulez bien ? » — « Vous voulez bien ? » — je ne connais pas d'autre façon de demander ce que je veux.

Vous excuserez chaque parole que je dirai, parce que nul autre ne m'a instruite ?

Dickinson

Translated by permission of Harvard University Press from *The Letters of Emily Dickinson*, Thomas. H. Johnson, Editor. Copyright (©) 1958, 1986 by the President and Fellows of Harvard College.

Walt Whitman

## Ils dorment (The Sleepers, 1855)

traduit par Jacques Darras

### ILS DORMENT

Toute la nuit j'avance en ma vision,  
Vais d'un pas léger, d'un pas vif, ne fais pas de bruit, marche et m'arrête,  
Me penche yeux ouverts sur ceux qui dorment yeux fermés,  
Un peu désorienté au hasard de mes pas, me perdant de vue moi-même,  
en étrange compagnie,  
Pausant, m'opposant à moi, regardant, penché, fasciné.

Quelle solennité dans leur immobilité étendue !  
Quelle respiration paisible, les petits bébés dans leur berceau !  
Traits crispés des *ennuyés*, blancheur de teint des cadavres, pâleur livide  
des ivrognes, mine grise chiffonnée des onanistes,  
Corps tailladés par les blessures sur les champs de bataille, asilés au for  
de leurs cellules, idiots qu'on respecte, nouveau-nés tout frais issus  
des portes, comme mourants émergeant aux portes,  
Tous la nuit les couvre dans son manteau.  
Tranquillement dans leur lit dorment mari et femme, lui paume de la  
main sur sa hanche à elle, elle paume de la main sur sa hanche à lui,  
Tendrement côte à côte dans leur lit dorment les sœurs,  
Tendrement côte à côte dans leur lit dorment les hommes,  
Et le petit enfant bien au chaud dans ses langes dort aux côtés de sa mère.

Dorment les aveugles, dorment les sourds et muets,  
Dort le prisonnier dans sa prison, dort le fils prodigue,  
Et le meurtrier qu'on va pendre demain matin, comment dort-il ?  
Et la victime du meurtre, comment dort-elle ?

Dort la femme dont l'amour ne rencontre pas l'écho,  
Et l'homme dont l'amour ne rencontre pas d'écho,  
Dort le chef du financier qui a tramé ses plans toute une journée,  
Tous dorment, tous, y compris traîtres et déments.

Et moi, debout dans la nuit, paupières baissées je veille les grandes douleurs, les sommeils orageux,  
Passe à quelques centimètres à peine des visages une main caressante,  
La fièvre tombe dans les lits, le sommeil vient par à-coups.

Et puis je perce l'obscurité, de nouvelles têtes surgissent,  
S'éloigne de moi la terre dans l'épaisseur de la nuit,  
Et je ne surprends pas moins de beauté dans ce qui n'est pas la terre.

Glissant de chevet en chevet, j'accompagne le profond sommeil d'autres dormeurs l'un après l'autre,  
Et je rêve en mes rêves les rêves des autres rêveurs,  
Car je deviens les autres qui rêvent.

Danse, me voici — qu'on joue plus fort ! la valse fiévreuse m'emporte !

C'est moi qui n'en finis plus de rire — sous la jeune lune dans la pénombre,  
Je découvre la cachette des douceurs, partout mes yeux ne rencontrent que fantômes subtils,  
Et c'est *cache cache* aussi dedans la terre comme sous la mer comme là où ne sont plus ni mer ni terre.

Bon travail que celui accompli par les valets divins,  
Sauf qu'à moi ils ne peuvent rien celer, et qu'en eussent-ils pouvoir ils ne le feraient pas,  
Car ne suis-je pas leur maître choyé entre tous ?  
Voyez-les m'entourer, me guider, me précéder à la course quand je marche,  
Me dévoiler leurs ruses de cachettes, me les indiquer d'un bras tendu avant de s'éclipser ;  
Allons de l'avant ensemble, sacrée bande de canailles ! drapeaux de joie claquant à rompre dans les cris et les chants !

Acteur, actrice, votant, politicien,  
Émigrant, exilé, accusé répondant à la barre,  
Célébrité d'hier comme célébrité de demain,  
Bègue, faiblard, chétif ou costaud, c'est moi !

Je suis la femme qui s'est pomponnée, qui s'est frisée des boucles  
Et qui attend son amoureux, ça y est il fait noir, le voilà !

Obscurité épaissis-toi, accueille-nous dans tes plis,  
Mon amoureux et moi, je dois l'attendre pour sortir.

Comme sur un lit je me vautre sur toi, je me donne au crépuscule.

Lui répond à mon appel, prend la place de mon amant,  
Voici que nous nous levons ensemble du lit en silence.

Tu es tellement plus doux que mon amant couvert de sueur, tout haletant,  
Qui m'a laissé, je le sens encore, son chaud liquide.

Mains large ouvertes pour les caresses dans tous les sens,  
Je veux sonder la rive d'ombres vers quoi tu t'en vas.  
Prudence ! est-ce toi qui viens de me toucher à l'instant ?  
Je croyais mon amant parti, à moins que lui et l'ombre ne fassent qu'un,  
J'entends son cœur qui bat, je le suis, je disparaïs.

## 2

Jambes flasques, me voici descendant l'escalier de l'Ouest,  
Jeunesse et parfum m'irriguent car je suis leur veille.

Apparaît mon visage, teint cireux et ridé se surimprimant sur celui de  
l'aïeule,  
Toute ramonchelée dans un fauteuil en paille cannée je m'applique à  
ravauder les chaussettes de mon petit-fils.

Car c'est encore moi la veuve insomniaque qui regarde au carreau par  
les minuits d'hiver,  
Et voit l'éclat des étoiles au reflet du givre blanc sur le sol.

Un linceul pour mes yeux ! Je deviens ce linceul, j'enveloppe un corps  
couché dans son cercueil,  
Comme il fait sombre ici, sous la terre, pourquoi n'y souffre-t-on ni mal  
ni peines, ce vide pourquoi ?

(A la lumière et à l'air libre ne devrait-il pas y avoir que joie ?  
Si vous n'êtes pas dans votre cercueil au fond d'un caveau sombre, sachez  
que c'est déjà beaucoup !)

M'apparaît un superbe géant qui nage nu dans les courants de la mer,  
 Cheveux plaqués lisse contre sa nuque, battant l'eau d'un bras vigou-  
 reux, se propulsant avec les jambes,  
 Il a la peau claire, il a le regard intrépide,  
 Oh ! comme je n'aime pas ces remous qui tentent de le fracasser tête la  
 première contre les écueils !

Que cherchez-vous donc lames crapuleuses teintées de sang ?  
 A tuer ce colosse courageux ? A le tuer en la force de sa maturité ?

Longues minutes d'une lutte coriace,  
 Chahuté, meurtri, choqué, il tient aussi longtemps que le porte son  
 énergie,  
 Les vagues le claquent, se maculent de son sang, l'aspirent au large, le  
 roulent, le basculent, le chavirent,  
 Tourbillonne son corps splendide en cercles tournoyants, cognant sans  
 arrêt contre les rocs,  
 Bientôt cadavre, le malheureux, entraîné hors de vue.

Sans me dégager tout à fait je me retourne,  
 Où suis-je, je suis un autre, lecteur du passé, il fait toujours nuit.  
 La plage est balayée d'un vent glacial, coupant comme une lame, les  
 canons de détresse tonnent,  
 La tempête se tait, la lune émerge du cloaque des nuages.

Spectateur impuissant, je regarde le vaisseau courir droit à la rive, talonner  
 le sable dans un fracas, au milieu de hurlements de terreur dont l'inten-  
 sité décroît.

Incapable d'aide, mains implorantes,  
 Je ne puis qu'entrer dans la houle glaciale que je laisse me tremper.

Avec la foule j'explore, la mer ne nous livre aucune âme vivante,  
 Au matin nous recueillons les noyés, les étendons côte à côte dans un  
 hangar.

Passons maintenant aux pages guerrières, à la défaite de Brooklyn jadis,  
 Derrière les lignes, debout au sommet de collines fortifiées se tient  
 Washington, son état-major l'entoure,  
 Il a froid, les yeux qui pleurent, il ne cache pas ses larmes,  
 Il porte sans arrêt à ses yeux une longue-vue, le sang déserte ses joues,  
 Là-bas, c'est massacre des jeunes et vaillantes recrues du Sud à lui confiées  
 par les familles.

Et puis nouvelle image du même, à la proclamation de la paix,  
 Il est debout dans la salle d'une vieille taverne où défilent les soldats bien  
 aimés,  
 Puis c'est le tour des officiers, les mots leur manquent,  
 Lui, leur chef, les prend par le cou, les embrasse,  
 Dépose un baiser léger sur les joues humides, serre des mains, prend  
 congé de son armée.

Et puis cette histoire racontée par ma mère lors d'un dîner ensemble,  
 Du temps où jeune fille elle habitait encore avec ses parents dans la vieille  
 ferme familiale.

Un jour, à l'heure du petit déjeuner, se présente à la ferme une peau-  
 rouge, une *squaw*,  
 Paquet de joncs sur le dos pour canner les chaises,  
 Cheveux lustrés, droits, rugueux, noirs, abondants, lui cachant presque  
 le visage,  
 Port souple, pas élastique, voix délicieusement musicale.

Fascinée, heureuse, ma mère ne détachait plus ses yeux de l'étrangère,  
 Ce visage aux traits nobles, ces bras, ces jambes fermes et souples,  
 Sentant monter son amour à mesure qu'elle la dévisageait,  
 N'ayant jamais vu de pureté ni de perfection des formes si grande,  
 Alors elle la fit s'asseoir sur un banc au chambranle de la cheminée, et  
 lui fit à manger,

Car comme elle n'avait pas de travail à lui donner, elle voulait laisser un gage d'amitié dans sa mémoire.

De toute la matinée la peau-rouge ne bougea pas, et s'en fut vers le milieu de l'après-midi,  
Au grand dam de ma mère, si peinée de la voir partir,  
La semaine se passa sans qu'une seconde elle l'oubliât, les mois s'écoulèrent,  
Vinrent plusieurs hivers, vinrent plusieurs étés, toujours pensant à elle,  
Mais la peau-rouge, la *squaw*, ne donna plus jamais signe de vie.

7

La moindre touche de douceur estivale — une sensation quasiment invisible — l'amour de la lumière avec l'air,  
Et me voici jaloux, débordant de tendresse amoureuse,  
Je veux courir le guilledou avec tous les deux !

Car vous êtes dans mes rêves en moi, amour, été,  
Automne, hiver, oui tout au fond de mes rêves, le fermier fait ses économies,  
Troupeaux et moissons grandissent, s'emplissent les granges.  
Fusionnent les éléments dans la nuit, manœuvrent les navires dans les rêves,  
Court la mer le marin, l'exilé rentre chez lui,  
Le fugitif revient indemne et voici l'immigrant après des mois et des années,  
L'Irlandais sans un sou revit dans la ferme de son enfance au milieu des figures familières du voisinage,  
On le fête, on le choie, pieds nus comme naguère il oublie sa fortune,  
Rentre par mer chez lui le Hollandais, l'Écossais, le Gallois aussi, comme l'originaire de la Méditerranée,  
Tous les ports d'Angleterre, de France, d'Espagne voient revenir des bateaux pleins de passagers,  
A pied le Suisse fait la route vers ses collines, suit son chemin le Prussien, tout comme le Hongrois ou comme le Polonais,  
En Suède rentre le Suédois, et idem le Danois, le Norvégien.

Voyageurs de l'exil, voyageurs du retour,  
Le solide nageur submergé, l'*ennuyé*, l'onaniste, la femme à l'amour n'éveillant pas d'écho, le financier,  
L'acteur, l'actrice, les rôles achevés, les rôles débutants,



Le fils affectueux, le mari et la femme, le votant, l'élu qu'on a choisi,  
le candidat battu,  
La célébrité d'hier et la célébrité de n'importe quand dans l'avenir,  
Le bègue, le chétif, le bien bâti, le laid,

L'accusé dans son box, le juge sur sa chaise qui le condamne, les avocats diserts, les jurés, l'auditoire,  
Jean qui pleure, Jean qui rit, le danseur, la veuve dans sa nuit, la *squaw* indienne,  
Le tuberculeux, l'érysipélateux, l'idiot, la victime,  
Les antipodes, et la foule de ceux qui sont entre ici et ceux que la nuit recèle,  
Je jure solennellement qu'ils seront au même niveau désormais — aucun ne dépassera l'autre,  
Car la nuit, car le sommeil les font se ressembler, les font se restaurer.

Je jure solennellement qu'ils sont tous beaux,  
Que les hommes sont beaux dans le sommeil, que les choses sont belles dans la pénombre,  
Que les heures cruelles ou sanglantes sont finies, que c'est la paix.

Qu'elle est belle la paix, toujours !  
Le mythe du ciel signifie nuit et paix.

Le mythe du ciel veut dire l'âme,  
Et l'âme est toujours belle, en ses degrés plus ou moins visibles, et sa venue plus ou moins tardive,  
Car elle procède du berceau de son jardin et se contemple avec amour et embrasse l'univers,  
Glandes génitales tout à l'heure éjaculant, une perfection ! perfection identique l'utérus dont les parois cohérent,  
Plomb droit proportions fiables le cou bien développé, plomb droit proportions fiables rotules et viscères.

Toujours et partout l'âme est belle,  
Toujours dûment en ordre le monde, chaque chose à sa place,  
A sa place l'événement survenu, à sa place l'événement à venir,  
Le crâne vissé patiente comme patiente le sang d'humeur vicieuse ou claire,  
Le fils du débauché, le fils du syphilitique comme le fils de l'ivrogne, ou bien l'ivrogne lui-même patientent un bon moment,  
Patientent les dormeurs qui connurent vie et mort, avanceront à leur rang les très avancés, et viendront à leur tour les tout en arrière,  
La diversité ne manquera pas d'être diverse mais tous s'uniront — s'unissent devant vous dans leur flux.

Ils dorment et ils sont beaux couchés sans leurs habits,  
 Ils fuient main dans la main à la surface du globe d'Est en Ouest couchés sans leurs habits,  
 Main dans la main Asiatique et Africain, main dans la main Européen, homme d'Amérique,  
 Main dans la main savants et illettrés, hommes et femmes main dans la main,  
 Le bras nu de l'amante est posé en travers du torse nu de son amant, chastes tous les deux dans leur étreinte, lui lèvres pressées contre son cou à elle,  
 Le père tient dans ses bras son fils, qu'importe l'âge, avec des trésors de tendresse, et le fils tient dans ses bras son père avec des trésors de tendresse,  
 Les cheveux blancs de la mère luisent contre la blancheur de la peau au poignet de la fille,  
 Le souffle du garçon accompagne la respiration de l'homme fait, les amis s'entrelacent,  
 L'élève embrasse le maître et puis réciproquement, les torts à la victime sont réparés,  
 Appel d'esclave ou appel de maître ne font plus qu'un, d'ailleurs le maître salue l'esclave,  
 Le parjure quitte la prison, le dément retrouve ses sens, le malade est soulagé de sa douleur,  
 Cessent les sueurs, les fièvres, guérie l'angine dans la gorge, au travail les poumons du tuberculeux, légère la tête sans ses migraines !  
 Plus huilées que jamais fléchissent les articulations percluses de rhumatismes,  
 Les transits se font, les hernies s'ouvrent, les paralysés acquièrent l'agilité, Ballonnés du ventre, hémiplegiques et épileptiques, au matin, se sentent en forme,  
 Revigorés par l'examen nocturne, par la chimie nocturne.

Je viens tout comme eux de la nuit,  
 Un petit tour dans le jour et puis O nuit que j'aime me revoici !

Pourquoi aurais-je donc peur de me confier à toi ?  
 Je n'ai pas peur, tu m'as tellement bien éduqué,  
 Le jour fertile, certes, ne me déplaît pas mais je ne trahis pas celle en qui je fus si longtemps,  
 Comment suis-je né de toi ? Où m'en vais-je avec toi ? Je n'en sais rien !  
 Mais cela s'est bien passé et se passera bien.

Je ne vais pas m'attarder plus longtemps avec la nuit, je veux me lever  
de bonne heure,  
Je passerai le jour comme il faut avant de revenir ponctuellement vers  
toi, O ma mère !

## TRANSPOSITIONS

Que les réformateurs descendent des rostrs où ils gueulent comme des  
putois — qu'on mette un idiot ou un dément à leur place sur les rostrs ;  
Que les juges et les criminels échangent leurs rôles — qu'on mette les  
gardiens en prison — qu'on donne les clés aux prisonniers ;  
Que dirigent le troupeau ceux qui mettent en doute la mort et la naissance !

« The Sleepers »  
in *Leaves of Grass*

Cette traduction est extraite d'un choix de *Feuilles d'Herbe*, à paraître en mai 1989 dans la collection des Cahiers Rouges chez Grasset. Traduites pompeusement par Bazalgette, désinvoltement par André Gide, analytiquement par Roger Asselineau, les meilleures *Feuilles d'Herbe* de Whitman manquaient encore d'un accompagnement poétique soutenu dans notre langue. Le résultat sera jugé. Que l'on sache par avance que notre but fut de restituer sa marche et sa démarche à une poésie souple, fluide, claire comme la prose, passionnante de bout en bout comme un récit. Whitman pour 1992 : un manifeste !